

La conversion

*le Saint-Esprit et la Parole de Dieu
ensemble pour créer la vie en Christ*

Paul Helm



EUROPRESSE

Introduction

Le psychologue américain William James a un jour établi une distinction entre l'expérience religieuse de ceux qu'il appelle les «une-fois-nés» et celle des «deux-fois-nés». Si cette distinction peut être utile pour classer l'expérience religieuse au sens large, elle est un piètre guide lorsqu'il est question de la vraie foi chrétienne. Il n'existe pas deux types de chrétiens, selon qu'ils sont nés une fois ou deux fois. Par définition, tout chrétien est né deux fois.

Toutefois, l'expérience consciente de la grâce de Dieu dans la vie de ses enfants se manifeste de manière multiple. Il existe sans

doute autant d'expériences différentes que de personnes bénéficiant de cette grâce. À une extrémité du spectre, il y a ceux qui prennent conscience de leur conversion très lentement, de manière presque imperceptible. Dieu les amène progressivement à placer leur foi en Christ et à se consacrer entièrement à lui. D'autres, à l'image de Saul de Tarse ou d'Augustin d'Hippone, vivent la conversion comme une crise soudaine, un événement précis et datable. William James classerait sans doute ces expériences selon deux catégories distinctes. Mais dans les deux cas, il s'agit par définition de chrétiens «deux-fois-nés».

La Bible insiste sur la nécessité de la conversion pour tous les hommes. Si elle se veut fidèle à son appel biblique, l'Église chrétienne doit donc insister sur la nécessité de gagner des âmes à travers son enseignement et son œuvre missionnaire.

Pourquoi cela ? Pourquoi la conversion est-elle nécessaire ? Pourquoi l'appel à la conversion doit-il occuper une place centrale dans l'enseignement de l'Église chrétienne ? Ces questions ne sont pas importantes seulement pour les non-chrétiens. Les chrétiens eux-mêmes courent le risque de perdre l'objectif de vue et de croire que les conversions ne servent qu'à «garder l'Église en vie». Une administration peut en venir à brasser la paperasse pour conserver l'emploi des bureaucrates au lieu de servir les intérêts publics. De la même manière, il est possible pour l'Église de restreindre ses horizons. Elle commence alors à croire que les conversions ont pour unique objectif de la rendre plus forte ou d'accroître son pouvoir, son influence ou sa réputation. Une telle attitude la conduit à se contenter de vouloir faire des disciples par intérêt propre.

Pourquoi la conversion est-elle alors primordiale, et pourquoi l'Église est-elle fidèle à son mandat lorsqu'elle appelle les pécheurs

à se convertir ? Essentiellement parce qu'en proclamant la bonne nouvelle de l'Évangile, l'Église joue le rôle d'agent humain dans le plan de Dieu, un plan qui consiste à former une nouvelle humanité soumise à Christ. L'Église n'existe pas simplement pour se perpétuer en tant qu'institution ou pour exercer une influence sociale ou politique. Elle a pour but d'appeler les êtres humains à revenir à la connaissance et au service de Dieu. La conversion fait partie intégrante de la réponse à cet appel. La misère des gens devant Dieu est telle qu'ils ont besoin de naître de nouveau, de se convertir. Bien que réduite actuellement à un slogan politique futile dans certaines parties du monde, l'expression «né de nouveau» décrit le besoin spirituel fondamental de tout être humain.

Même dans le monde évangélique, là où ces principes étaient autrefois compris et mis en valeur, le manque de précision se fait désormais ressentir. Les termes «régénération», «conversion» et «appel efficace» avaient une signification précise, clairement étayée par la Bible. Des expressions comme «laisse entrer Jésus dans ta vie», «accepte Jésus comme ton Sauveur personnel», et «donne ton cœur à Jésus» les ont supplantés. On ne peut pas insister assez sur l'importance de ce changement. Il n'est pas d'ordre simplement verbal, mais il comporte une réelle gravité. Le langage, la pensée et l'expérience sont si étroitement liés que des termes vagues et imprécis s'accompagnent invariablement d'une expérience de la même nature.

La Bible parle de la nécessité de la conversion en termes francs et précis. Les hommes et les femmes qui naissent et grandissent dans ce monde vivent une vie *étrangère* à Dieu, c'est-à-dire qu'ils sont séparés de Dieu, éloignés de lui sur le plan moral et spirituel (*Colossiens 1:21*). Bien qu'ayant été créés à l'image de Dieu (*Genèse*

1:27), destinés à être en communion avec lui et à le servir, ils se sont détournés de lui.

En conséquence, leur vie est une mort vivante. Dans sa bonté, Dieu a permis que les êtres humains conservent les pouvoirs et les capacités qu'il leur avait attribués à la création. En ce sens, ils n'ont pas perdu leur humanité. Toutefois, ces dons et pouvoirs ne servent plus Dieu, le donateur, mais leurs propres intérêts ou ceux des autres, par opposition à Dieu. La mort des êtres humains se manifeste de multiples manières : par leur irréligiosité fondamentale, leur refus de reconnaître leur allégeance à Dieu et leurs efforts pour contourner ses exigences ; par leurs actions empreintes de malveillance et de haine à l'égard de leurs semblables ; par la révolte sociale ; par le témoignage d'une conscience souillée. Il est vrai que la culture et l'éducation empêchent souvent (mais pas toujours) le pire de se produire dans la société. Mais fondamentalement, la rupture entre Dieu et les hommes créés à son image est une *mort*, une condition de séparation d'avec Dieu, une perte de confiance, une apathie et un antagonisme. Il n'existe qu'un remède à cette condition, à savoir le souffle d'une vie spirituelle nouvelle, un souffle qui jaillit sur ordre de Dieu.

C'est pourquoi une Église chrétienne qui est fidèle à sa mission n'exhorte pas simplement les gens à être meilleurs, à tourner la page, à œuvrer pour soulager la misère humaine ou améliorer la condition de l'humanité. S'ils partent d'un bon sentiment, de tels conseils n'atteignent jamais le but, car ils sont le résultat d'une analyse erronée ou superficielle de la situation. Demander aux gens de mieux se conduire en leur fournissant l'inspiration et les instructions morales nécessaires présuppose qu'ils *peuvent* et *veulent* le faire, et que seule leur ignorance et la faiblesse de leur volonté y font obstacle.

Mais voilà justement ce qu'on ne peut ni présupposer ni prendre pour acquis. L'être humain n'a pas besoin d'informations ou de motivations morales supplémentaires. Son besoin le plus fondamental est la restauration de sa relation brisée avec le Dieu tout-puissant, une relation d'amour, de confiance et d'obéissance. Elle ne peut être restaurée que par la puissance de Dieu, par la vie qu'il donne à l'homme qui, dans son dénuement, vient à lui en réponse à l'appel souverain qu'il lance à sa créature.

Le terme «humanisme» est aujourd'hui associé presque exclusivement à l'humanisme séculier moderne. C'est tout à fait regrettable, car l'Église chrétienne se doit de porter témoignage à l'humanisme. Pas cet humanisme qui place les êtres humains au centre de l'univers, qui nie l'existence de Dieu et considère l'idée d'une vie après la mort comme un vœu pieux, mais un humanisme qui reconnaît qu'à l'origine l'être humain a été créé à l'image de Dieu. Cet humanisme authentique repose sur la restauration de cette image perdue à cause du péché et de la rébellion de l'homme contre Dieu. Le rôle de l'Église chrétienne n'est pas de déshumaniser les hommes et les femmes mais de les appeler à revenir à leur véritable humanité, à la restauration de l'image divine en eux (*Colossiens 3:10*). Cette restauration exige la conversion de l'individu, sa réorientation vers la connaissance et le service de Dieu-en-Christ. L'humanité de l'homme (sa nature) ne s'épanouit pas dans le service de sa propre personne indépendamment de Dieu, ni même dans le service d'autrui indépendamment de Dieu. Elle fleurit dans le service de Dieu lui-même. Toutes les autres relations saines découlent de cette relation fondamentale avec Dieu.

Ce livre traite de la conversion chrétienne, du commencement d'une vie nouvelle en Christ. Plus précisément, il aborde le cadre

spirituel et théologique dans lequel la conversion s'opère. Mais notre objectif n'est pas de décrire les expériences conscientes de la conversion, leur diversité, leurs étapes et leur durée. Nous nous proposons ici de décrire le cadre dans lequel il faut interpréter et comprendre ces expériences. Pour être encore plus précis, ce livre aborde les nombreuses possibilités qui s'offrent à une personne lorsqu'elle commence à prêter une oreille favorable au message chrétien. Que se passe-t-il ou que pourrait-il se passer dans l'âme de celui qui écoute la prédication de l'Évangile ? Comment doit-il comprendre ce qui lui arrive ?

Ce cadre de compréhension est essentiel, car la conversion chrétienne n'est pas une simple «expérience religieuse», semblable à celles qu'induisent la drogue, la musique assourdissante ou une promenade en pleine nature. L'expérience de la conversion chrétienne ne peut se comprendre comme telle que lorsqu'on la place dans le cadre spirituel et théologique approprié. Prenons une illustration simple pour y voir plus clair. La peur de perdre son emploi et celle de perdre ses clés de voiture sont des peurs d'ordre très différent. Pourquoi ? Parce que leur objet n'est pas le même. De la même manière, les éléments qui forment la conversion chrétienne ne se réduisent pas à un ensemble de sentiments ou d'expériences, de sensations religieuses. Ils appartiennent à un cadre de compréhension et de croyances sur Dieu, sur soi-même et sur le monde environnant.

Cette vérité à propos de l'expérience chrétienne explique en partie pourquoi il est impossible que les diverses grandes religions du monde (le christianisme, l'islam, le bouddhisme, etc.) reposent sur une expérience religieuse commune, ne différant que dans les différentes interprétations qu'elles construisent sur ce même fondement. L'expérience religieuse d'un bouddhiste n'a rien de semblable à celle

d'un chrétien. Ce ne sont pas deux costumes identiques emballés dans du papier cadeau de couleur différente. La compréhension qu'a le chrétien de son expérience, les croyances qui lui servent à l'étayer et à l'interpréter déterminent ce qu'il *définit* ou non comme l'expérience de la grâce de Dieu. Par exemple, il est impossible d'expérimenter la grâce salvatrice selon l'Évangile chrétien sans également connaître la conviction de péché et la repentance. On ne peut pas les dissocier de cette expérience ; elles en font partie intégrante. Une expérience dépourvue de ces caractéristiques n'appartient pas à la même *catégorie* qu'une expérience où elles sont présentes. Elle n'est donc pas une conversion chrétienne authentique.

Au sein de l'Église chrétienne, il arrive que l'on tente de «réinterpréter» l'expérience chrétienne. Le chrétien s'en alarme à juste titre. Si le fait de se reconnaître coupable devant Dieu n'est «rien de plus» qu'un sentiment de faiblesse personnel ou social, si on peut l'«expliquer» comme étant la conséquence d'une éducation stricte, cela ne mène pas une meilleure compréhension de soi mais à la confusion la plus totale. Si on écarte ainsi l'expérience qui consiste à se savoir coupable devant Dieu, il n'en résulte pas une meilleure compréhension de sa propre expérience (et donc de soi-même), mais une expérience tout à fait autre. L'identité du chrétien, sa compréhension de lui-même, dépend donc de sa compréhension de la conversion et de ses effets dans sa vie. Certains qualifient par exemple de «légaliste» toute référence à la conviction de péché dans la conversion. Ils maintiennent que cette notion doit être éradiquée. Nous verrons dans le chapitre dédié à ces sujets qu'une telle affirmation n'est pas une simple broutille.

Dans cet ouvrage, nous avons tenté de définir le cadre spirituel et théologique de la conversion chrétienne en nous appuyant sur

trois principes spécifiques. Nous ne débattons pas ces principes, mais nous aborderons certaines de leurs implications dans les chapitres suivants.

1. La conversion chrétienne est l'œuvre de Dieu

Au vu des malentendus largement répandus sur le sujet, il est indispensable d'insister sur ce point. Dire que la conversion est l'œuvre de Dieu signifie que l'âme est passive et se trouve dans un état de mort spirituelle jusqu'au moment où elle reçoit de Dieu le don de la grâce régénératrice. Preuve en est la force et la limpidité des métaphores employées dans le Nouveau Testament pour nous inviter à réfléchir sur la conversion. Celle-ci est assimilée à la création (*2 Corinthiens 4:6,7*), suivant de toute évidence le modèle de la création divine de l'univers à partir du néant. La conversion est aussi une résurrection (*Éphésiens 2:5*). L'âme passe de la mort à la vie, tout comme Christ ressuscite d'entre les morts. Mais le modèle de pensée prédominant dans le Nouveau Testament, en écho à l'Ancien, est sans doute celui de la nouvelle naissance (*1 Pierre 1:23; Jacques 1:18; Ézéchiel 37*).

Le Nouveau Testament enseigne deux manières conjointes dont s'opère la nouvelle naissance. La conversion est l'œuvre du Saint-Esprit de Dieu. Dans la célèbre conversation entre Jésus et Nicodème (*Jean 3*), le Seigneur qualifie l'homme né de nouveau de «né de l'Esprit». La nouvelle naissance se distingue en tous points de la naissance naturelle (*Jean 1:13*). Dieu intervient directement dans l'âme et crée en elle de nouvelles dispositions : des croyances, des intentions et des désirs nouveaux. Christ souligne que cette œuvre de l'Esprit s'opère selon le bon vouloir de Dieu, car il est l'Esprit de

Dieu. Elle est mystérieuse. Les investigations ou raisonnements humains sont incapables de la sonder totalement.

Mais le Nouveau Testament enseigne également que la nouvelle naissance s'opère par «la Parole de Dieu» «la Parole du Seigneur», «l'Évangile», «la Parole de vérité» (*1 Pierre 1:23,25 ; Jacques 1:18*). La vérité divine révélée est indispensable à la conversion. Elle est la bonne nouvelle selon laquelle Dieu a pourvu à un sacrifice pour le péché, offrant son propre Fils pour réconcilier les pécheurs avec lui-même. L'importance de la Parole de Dieu suppose aussi celle de l'esprit de l'homme, car la Parole de Dieu n'œuvre pas dans l'âme par magie mais selon la mesure qu'il est donné à l'âme de la comprendre et de la croire (*Romains 10:14*).

Il va sans dire que ces deux manières ne sont pas incompatibles. Il n'y a ici aucune contradiction, pas la moindre tension. La Parole et l'Esprit opèrent ensemble la nouvelle naissance en amenant des hommes et des femmes à la repentance et à la foi salvatrice en Christ. Sans l'Esprit, la Parole de Dieu reste sans effet. On la méprise ou la sous-estime. On ne lui donne pas davantage d'autorité qu'aux autres paroles des hommes. On n'apprécie pas son message ni sa portée, on ne discerne pas sa pertinence. Sans l'Esprit, les hommes *regardent* mais ils ne *voient* pas (*Actes 28:26*). De même, l'œuvre de l'Esprit sans la Parole de Dieu est tout aussi inefficace. Il n'y a alors pas de message de Dieu à comprendre et à croire. Comme Jésus en témoigne, l'Esprit a pour mission d'apporter et de «révéler» l'Évangile aux âmes et aux consciences jusqu'alors prisonnières des ténèbres (*Jean 16:13-16*).

Les enseignements du Nouveau Testament sur l'*appel* par Dieu apportent le meilleur des éclairages sur l'action combinée de la Parole et de l'Esprit dans l'œuvre de la conversion. Les croyants sont appe-

lés par grâce. Appeler quelqu'un suppose d'employer le langage, de s'adresser personnellement à la personne. De plus, dans le Nouveau Testament, cet appel est efficace car il suscite inmanquablement la foi et la repentance en réponse. Cet appel efficace n'est pas lancé de manière aléatoire comme lorsque l'Évangile est prêché, mais il produit la réponse de la personne appelée. Comment expliquer cette efficacité ? Dieu appelle par son Esprit à la fois dans sa Parole et à travers cette Parole (*Romains 1:6 ; 9:11 ; 1 Corinthiens 1:9 ; Éphésiens 4:4*).

S'il est vrai qu'au commencement de la conversion, l'âme est passive, elle ne le reste pas. L'œuvre de Dieu dans une âme n'a pas pour effet de contourner ou de supplanter ses divers pouvoirs mais de les éveiller à la vie et de les y maintenir. Le Saint-Esprit donne la repentance et la foi (*2 Timothée 2:25 ; Éphésiens 2:8*), mais cela ne signifie pas que c'est lui qui se repent ou qui croit. La foi et la repentance sont la disposition du pécheur, une disposition opérée en lui par l'œuvre du Saint-Esprit. Lorsqu'il donne cette disposition, l'Esprit œuvre en harmonie parfaite avec la personne concernée, sans la forcer à agir contre sa volonté ou contre sa raison. Il la rend au contraire prête à accomplir ces actions et apte à en voir la pertinence. Cette implantation de la vie spirituelle (la régénération) conduit invariablement le pécheur à la repentance et à la foi salvatrice. On peut qualifier d'appel efficace par Dieu l'ensemble de ce processus. C'est le premier principe spécifique sur lequel repose la suite de notre ouvrage.

2. La conversion se produit au moyen de la vérité divine

Comme nous l'avons vu, le Nouveau Testament atteste que la Parole et l'Esprit opèrent ensemble la conversion. Chacun d'eux est nécessaire et, ensemble, ils sont suffisants. La Parole n'est pas une

sorte de formule magique, ni un sort ou une incantation. Elle est la vérité de Dieu. Lorsqu'ils la reçoivent et à mesure qu'ils la comprennent, le Saint-Esprit dispose les hommes à y croire et à placer leur confiance dans le Sauveur. La toute-puissance de ce dernier à les délivrer du péché repose au cœur de cette vérité. Là encore, au moment de la conversion, Dieu œuvre en eux en parfaite adéquation avec leur personnalité. Quoi de plus naturel pour nous que de lire ou d'entendre ce que les gens ont à dire, de les comprendre ? Notre vie tout entière, en famille et en communauté, repose sur cette compréhension. Il en est de même pour la conversion. Lorsque nous lisons ou entendons la Parole de Dieu, qu'elle soit lue individuellement, prêchée ou débattue, le Saint-Esprit de Dieu nous donne de la comprendre et de lui faire confiance. Cette compréhension n'a rien de mystique. Les Écritures n'ont pas un «sens caché» seulement accessible à un petit nombre d'initiés. L'Esprit-Saint utilise le sens transparent, public et naturel des Écritures. Sous sa direction, les pièces du puzzle de la révélation divine s'assemblent jusqu'à former un tout cohérent. L'individu est amené à comprendre la pertinence de ce tout au regard de ses besoins personnels, et il vient se placer sous l'autorité de la Parole de Dieu.

L'œuvre est celle du Saint-Esprit, mais l'individu ne la reconnaît pas toujours comme telle. Si notre nerf optique ne fonctionnait pas correctement, nous ne pourrions pas voir. Mais voir n'exige pas que nous ayons conscience de ce fait. On peut tout ignorer du fonctionnement de l'œil humain, mais tout de même avoir une excellente vision.

De la même manière, je peux ne pas avoir conscience que le Saint-Esprit œuvre en moi bien qu'il le fasse. Son œuvre se manifeste par ses effets : le désir de connaître la Parole de Dieu, la conviction

de péché, la foi en Christ et la repentance devant Dieu. Et ces effets peuvent exister chez une personne sans que celle-ci soit consciente qu'il s'agit de l'œuvre de l'Esprit de Dieu en elle.

Lorsqu'un homme se convertit, Dieu n'œuvre donc pas de manière étrangère à son esprit. La conversion ne requiert pas une paralysie ou un suicide intellectuel, et elle ne peut pas s'opérer si l'esprit est endormi, drogué ou autrement inactif. C'est au contraire lorsque l'esprit saisit la vérité divine et à mesure qu'il la comprend qu'il plaît au Saint-Esprit de Dieu d'implanter une vie nouvelle. En ce sens, la conversion est «raisonnable» : elle implique l'exercice de l'esprit, de la raison.

Certes, en contemplant le monde dans sa globalité, les êtres humains peuvent se faire une vague idée de Dieu, de ses voies et de ses objectifs. Mais leur compréhension de lui dépend principalement de ce qu'il lui a plu d'accomplir dans l'histoire humaine et de leur faire connaître, de ce qu'il a révélé à propos de son Fils Jésus-Christ et sur ce qu'il a fait par lui.

De la même manière, on peut comprendre en partie sa misère devant Dieu grâce à la conscience, mais on dépend de ce qu'il a plu à Dieu de révéler dans les Saintes Écritures pour connaître la pleine mesure de notre besoin.

Vérités sur Dieu, vérités sur nous-même. La conversion n'est pas une simple manipulation psychologique, ni un lavage de cerveau ou un tour de passe-passe. Elle n'est pas réservée à une culture ou à un climat de pensée en particulier. Ce n'est pas un phénomène qui appartient au vingt-et-unième siècle mais pas au dixième, ou qui se produit parmi les Nord-Américains mais pas parmi les Ndébélés. Elle n'est pas «valable pour moi mais pas pour toi». Elle se fonde sur la vérité.

3. *Le Saint-Esprit utilise la loi ET l'Évangile pour opérer la conversion*

Lorsqu'il utilise la vérité divine révélée pour amener l'homme à la conversion, le Saint-Esprit *diagnostique* son besoin et en spécifie le *remède*. La relation entre Dieu et l'homme a été rompue, et cette rupture est morale et spirituelle. Ses effets sont largement répandus dans la société et les cultures humaines. Mais sa cause est personnelle, à la fois morale et spirituelle. Lors de la conversion, le Saint-Esprit attire donc l'attention des êtres humains, par le moyen des Écritures, sur leur misère et leur besoin, sur leur déchéance morale et le danger de leur condition.

Seule la loi (la loi de Dieu) permet de prendre la pleine mesure de cette déchéance. L'être humain a été créé à l'image de Dieu. Il a donc été créé pour servir son Créateur dans le cadre d'une relation moralement saine avec lui, une relation tissée de reconnaissance et d'obéissance. L'homme n'a pas été créé dans un vide moral. Il s'est néanmoins écarté de la relation originelle pour sombrer dans la déchéance. Pour prendre la pleine mesure de cette perte, il lui faut se référer non pas à ses sentiments, à ce qui lui semble raisonnable ou aux normes sociales dominantes, mais à la loi de Dieu révélée dans le Décalogue, dans la vie et les enseignements de Christ et dans les enseignements des apôtres. C'est une loi de l'amour, qui régit à la fois notre relation avec Dieu et avec autrui, une loi qui ne se limite pas aux actions extérieures et observables mais qui concerne aussi les motivations et les intentions cachées. À la lumière de ces critères, l'humanité est en état de rébellion contre Dieu.

Dieu fournit à de telles personnes l'Évangile de son amour et de sa miséricorde à travers le sacrifice de son Fils. La croix de Christ n'est

pas un simple symbole général de l'amour de Dieu pour les hommes, un exemple d'amour sacrificiel à imiter, ou un idéal inspirant. C'est le remède divin à la misère de l'homme, la solution de Dieu pour sauver les criminels qui ont transgressé sa loi, son moyen pour restaurer sa relation d'origine avec l'homme. Dieu, le Créateur offensé, pourvoit lui-même au remède en donnant son Fils. Et l'homme commence à bénéficier consciemment de ce remède lorsque, renonçant à toute tentative pour gagner la faveur de Dieu, il se confie en Christ, meurt et ressuscite avec lui pour partager sa vie et sa destinée.

Partout où ce message se fait entendre, il y a division. Certains le rejettent, le considérant comme insensé, indigne d'eux, voire même dégradant et avilissant. D'autres répondent plus favorablement. Ce livre traite de ceux qui commencent à réagir de la sorte à l'Évangile. Il aborde les éléments constitutifs et les principes structurels de la conversion chrétienne. Nous verrons en particulier comment celui qui tend à répondre favorablement au message de l'Évangile peut savoir si Dieu est vraiment à l'œuvre en lui. Nous examinerons trois éventualités.

- 1) La personne peut être en train d'expérimenter la conviction de péché mais non la vraie repentance ;
- 2) Elle peut être repentante mais pour les mauvaises raisons ;
- 3) La personne peut être au bénéfice de la vraie foi en Christ et de la repentance devant Dieu.

Une fois ces trois possibilités examinées, nous considérerons certaines objections à cette compréhension de la conversion, puis nous évoquerons ce qu'implique plus généralement cette compréhension de la conversion pour la vie de l'Église chrétienne.

1

La conviction sans la confession

La conversion se produit à l'initiative de Dieu car elle est tributaire du don de la vie spirituelle. La personne n'est pas consciente du moment précis où elle reçoit cette vie, car cela se produit en dehors du champ de sa conscience de soi. Mais, combiné à la compréhension de la Parole de Dieu, cet événement engendre une expérience spécifique, un changement dans les croyances, les émotions et l'attitude de la personne. Plus précisément, il engendre une expérience structurellement spécifique. Cette précision a toute son importance. Les expériences de conversion sont infiniment variées, mais elles ont toutes une structure identique. L'intensité, la durée et l'ordre dans lesquels cette expérience de conversion se

déroule et les circonstances qui l'entourent peuvent varier d'une personne à l'autre, mais les éléments qui la constituent sont les mêmes. Cette vérité n'est pas le propre de la conversion ou de l'expérience religieuse. Il n'existe pas deux matches de football, deux maladies ou deux périodes de fiançailles identiques. Mais cela ne veut pas dire qu'on peut assimiler *n'importe quelle* expérience à un match de football ou qu'on pourrait le confondre avec une période de fiançailles. Bien qu'en ce sens, chacune de ces expériences de conversion varie, elles sont constituées d'une structure de croyances, d'un objectif et peut-être même de règles et d'effets distinctifs.

Examinons les récits suivants, dans lesquels deux chrétiens racontent leur propre conversion. Aux prises avec un état de profonde contrition à cause de ses péchés, Augustin d'Hippone entend sortir d'une maison voisine comme une voix d'enfant ou de jeune fille qui chante et répète :

«PRENDS, LIS ! PRENDS, LIS !» et aussitôt, changeant de visage, je cherchai sérieusement à me rappeler si c'était un refrain en usage dans quelque jeu d'enfant ; et rien de tel ne me revint à la mémoire. Je réprimai l'essor de mes larmes, et je me levai, et ne vis plus là qu'un ordre divin d'ouvrir le livre de l'Apôtre, et de lire le premier chapitre venu... Je le pris, l'ouvris, et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux : «Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches, ni dans les voluptés impudiques, ni en conteste, ni en jalousie ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à flatter votre chair dans ses désirs.» Je ne voulus pas, je n'eus pas besoin d'en lire davantage. Ces lignes à peine achevées, il

se répandit dans mon cœur comme une lumière de sécurité qui dissipa les ténèbres de mon incertitude.»¹

Dans son livret *A Self-portrait* (Autoportrait), J. C. Ryle, grande figure d'autorité anglicane du dix-neuvième siècle, écrit :

«Les circonstances qui ont conduit à la transformation profonde de mon caractère sont infiniment nombreuses et variées, et il me semble judicieux de les mentionner. Le changement n'est pas intervenu soudainement mais de manière très progressive. Je ne peux pas l'attribuer à une personne, un événement ou une chose unique ; je le dois à une singulière variété de personnes et de choses. Dans toutes celles-là, je crois aujourd'hui que le Saint-Esprit était à l'œuvre, bien que je ne l'aie pas su à ce moment-là.»²

Ces expériences sont clairement très différentes, mais il y a conversion dans les deux cas. Nous rencontrons cette variété d'expérience tout au long de l'histoire de l'Église et dans les Écritures elles-mêmes. L'expérience de Zachée diffère de celle de Saul de Tarse (*Luc 19:1-10; Actes 9:12-22*), celle de Lydie de celle de Nathanaël (*Actes 16:14; Jean 1:45-51*).

Toutefois, en dépit d'une telle variété, il n'est clairement pas possible de qualifier de «conversion» *n'importe quelle* expérience. Quels sont alors les éléments qui la constituent ? Dans la suite de ce chapitre et dans les deux suivants, nous tenterons d'examiner cette question en détail. Soulignons au préalable qu'il s'agit d'examiner les *éléments* de la conversion, sa structure fondamentale, et non ses étapes successives. Considérer les éléments comme des

étapes comporte des dangers ; nous en analyserons certains au chapitre quatre.

La conviction

La conversion est le plus profond de tous les changements, un changement qui intervient dans la relation entre un homme et Dieu, son Créateur et son Seigneur. Cette relation est morale et place l'homme sous l'obligation vis-à-vis de Dieu d'observer sa loi. La misère de l'homme et son besoin de conversion sont la conséquence de son refus délibéré d'appliquer cette loi et de la décadence morale qui s'en est suivie. L'individu entretient avec Dieu une relation unique, car nul autre n'occupe et ne pourrait occuper la place de Dieu en tant que Créateur. Il est erroné d'envisager cette relation en termes d'amitié telle que la conçoivent les hommes entre eux. C'est une relation légale, mais elle ne repose pas sur des lois abstraites et impersonnelles, comme celles qui constituent les systèmes juridiques modernes. Elle s'appuie plutôt sur une loi pour ainsi dire «personnelle». C'est la loi de Dieu, le créateur et conservateur de toutes choses, la loi de celui qui, en vertu de sa position, est en droit de donner les ordres.

Bien qu'en rébellion contre Dieu, l'homme reste par essence un être moral. Sa rébellion ne l'a pas métamorphosé en un simple animal ou en une pièce de machinerie. Il conserve sa responsabilité morale et même, comme l'assure la Bible, il garde une idée vague de Dieu et de ses voies. Sa rébellion ne s'exprime donc pas tant par une indifférence à Dieu que par son hostilité à l'égard de son Créateur, y compris une hostilité mi-consciente qui se manifeste dans son aversion pour la bonté sous l'une ou l'autre

de ses diverses formes. Les hommes sont souvent hostiles à la loi divine alors même qu'ils nient l'existence de Dieu lui-même.

L'expérience du remords ou du regret vis-à-vis de ses actes démontre, elle aussi, que l'homme conserve son statut d'être moral. Il n'est pas devenu un simple animal ou un robot en se rebellant contre Dieu. Il possède une conscience, un sens moral, qui participe de l'image divine en lui. Il juge certaines choses bonnes et d'autres mauvaises, voire même moralement inacceptables. Il condamne les autres et s'accuse soi-même.

Dans l'épître aux Romains, Paul rappelle que ces réactions sont le propre de tous les hommes et de toutes les cultures. Elles ne se limitent pas à ceux qui ont bénéficié d'une éducation chrétienne. Même ceux qui n'ont pas reçu une telle éducation appliquent souvent «naturellement» les termes de la loi (*Romains 2:14*). Par exemple, ils respectent la propriété d'autrui, ne commettent pas de meurtre ni d'adultère et aident leur prochain. Paul poursuit (*Romains 2:15*) en affirmant que leur conscience est active, les accusant (lorsqu'ils agissent à l'encontre des principes moraux auxquels ils adhèrent) ou les défendant (c'est-à-dire les justifiant lorsqu'ils croient agir conformément à ces principes).

Nous avons tous mauvaise conscience à propos de certaines choses et bonne conscience en ce qui concerne d'autres. C'est une expérience universelle. Tous les êtres humains jugent invariablement certaines choses moralement répréhensibles et d'autres moralement justes. L'œuvre de Dieu lors de la conversion consiste en partie à convaincre les hommes que certaines choses qu'ils font, ou désirent faire sans pouvoir s'y résoudre, vont à l'encontre de la loi divine. Cette œuvre divine leur fait prendre conscience qu'ils omettent de faire beaucoup de choses que

Dieu exige d'eux. Le Saint-Esprit les convainc qu'ils commettent des actions mauvaises et omettent de faire le bien, d'une part, et, d'autre part, que leur attitude dévoyée découle d'une source corrompue. Il montre à un tel homme que ses propres désirs et motivations profondes le conduiront à commettre des actions non conformes à la volonté divine.

Lors de la conversion, le Saint-Esprit convainc l'homme de son péché. Mais cela ne signifie pas que *tout* ce que cet homme pense être mauvais et contraire à la loi divine l'est en réalité, ou que toutes les conclusions de ce type sont l'œuvre persuasive du Saint-Esprit. Imaginez que quelqu'un vienne à considérer qu'il est moralement répréhensible de manger de la viande, de partir à l'étranger pour les vacances ou d'allumer un feu de charbon dans la maison. De telles convictions ne peuvent pas découler de l'œuvre du Saint-Esprit dans la conversion. Pourquoi ? Parce que de tels principes ne font pas partie de la loi divine. Dieu n'exige pas de l'être humain créé à son image qu'il ne mange pas de viande ou reste dans son pays pour les vacances ou n'utilise pas de charbon pour chauffer sa maison. Ce n'est donc pas parce qu'on se sent coupable de quelque chose qu'on en est réellement coupable devant Dieu. Il est nécessaire de distinguer entre une véritable culpabilité et les sentiments de culpabilité. Comment ?

Nous avons souligné dans l'introduction que la Parole de Dieu et son Esprit œuvrent ensemble dans la conversion. Voici une illustration des plus éclatantes de cette œuvre conjointe. La Parole de Dieu est nécessaire pour faire connaître à l'individu les critères de justice et lui montrer à quel point il est incapable de s'y conformer. Nous devons être au clair sur ce point à une époque où les gens font souvent une «fixation» sur des sujets qui relèvent

uniquement de la superstition ou de la tradition sans avoir rien à voir avec la loi divine. En même temps, beaucoup pensent que toutes les règles et lois morales sont simplement subjectives ou liées à la culture. C'est un sentiment très répandu aujourd'hui. On pense donc que voler est répréhensible, non parce que c'est *effectivement* mauvais en soi, mais parce que «nous avons décidé» de considérer le vol comme mauvais.

Selon les Écritures, en revanche, il existe des normes objectives de bien et de mal. Si elles sont objectives, ce n'est pas parce que Dieu en a décidé ainsi de manière arbitraire ou tyrannique, mais parce qu'elles correspondent à sa nature et sont liées au bien-être de l'être humain. L'obéissance aux commandements de Dieu l'honore. Elle est en outre source d'épanouissement pour les hommes et les femmes créés à son image.

Comment la conviction de péché s'opère-t-elle ? Veillons ici à ne pas verser dans le dogmatisme. Tout en devant résister à la tentation d'établir certaines étapes définies, il peut être utile de distinguer plusieurs possibilités. Comme nous l'avons vu, avoir conscience de mal agir est une expérience humaine universelle. La conviction de péché, à savoir la prise de conscience selon laquelle mal agir est une offense à Dieu, s'inscrit souvent dans la continuité de cette expérience. Si quelqu'un vit dans un environnement essentiellement séculier ou païen, ses critères moraux lui viennent soit d'une religion traditionnelle soit d'un humanisme du monde. Sa conscience est «sensible» dans de nombreux domaines, et cette personne tente sans doute de réformer sa vie en conséquence. Supposons que cet homme soit exposé à la Parole de Dieu par le biais de la prédication ou de la lecture. La Parole vient alors réformer et «compléter» ses principes moraux. Le Saint-Esprit

le convaincre qu'à la lumière des critères bibliques, il est coupable devant Dieu en raison de sa conduite.

Si un autre individu a grandi dans la connaissance de la Parole de Dieu, il a été, dans une certaine mesure, exposé à son influence. Dans ce cas, le processus de conviction prend probablement une forme différente. Ses yeux s'«ouvrent» et il reconnaît sa culpabilité. Il comprend que sa responsabilité devant Dieu ne se limite pas aux actions que les autres peuvent voir mais qu'elle s'étend à ce qui est intime et invisible, à ses pensées et sentiments cachés. Il est alors convaincu que, selon les critères divins, il est coupable et sous le jugement de Dieu.

La Parole et l'Esprit de Dieu opèrent conjointement dans chacune de ces situations. Mais de quelle partie de la Parole de Dieu s'agit-il ? Là encore, veillons à ne pas nous montrer trop dogmatiques. Nous pouvons néanmoins envisager deux aspects généraux de la Parole de Dieu susceptibles d'intervenir dans l'œuvre de conviction.

Le premier aspect est celui qui souligne les exigences de Dieu (sa loi), que nous retrouvons dans les dix commandements ou dans l'enseignement de Christ sur la loi. Dans le Sermon sur la Montagne par exemple, Jésus souligne que la loi ne concerne pas uniquement la conduite extérieure mais également les désirs et motivations intérieurs. On le voit aussi au niveau de l'enseignement des apôtres sur la loi, dans un contexte où la vie des premiers chrétiens (pour beaucoup issus d'un arrière-plan païen) avait besoin d'être refaçonnée et régulée. Ce sont là des moyens directs par lesquels le Saint-Esprit se sert d'un aspect de la loi de Dieu pour convaincre une personne qu'elle est coupable et criminelle devant Dieu.

Il est possible d'envisager un moyen moins direct par lequel Dieu convainc l'homme de son péché. Lorsqu'ils sont compris correctement, la vie et le ministère de Jésus-Christ, et en particulier sa mort, constituent un moyen indirect de saisir la loi de Dieu et ses implications. Jésus-Christ a vécu une vie sans péché (*Hébreux 7:26*) ; il incarnait la loi de Dieu. En reconnaissant la sainteté du caractère de Jésus, je peux prendre la mesure de mon propre péché et acquérir la conviction de péché. C'est ce qui arrive à Pierre lorsque, en présence de Christ, il ouvre les yeux sur son état de pécheur (*Luc 5:8*).

Le meilleur moyen de saisir le caractère et la profondeur de la loi divine est de comprendre la signification de la mort de Jésus. Il est venu afin d'acquitter la pénalité imposée aux pécheurs pour avoir enfreint la loi divine. Il a satisfait la justice divine et enlève ainsi la culpabilité des pécheurs. L'intensité et l'ampleur de la réaction de Dieu face au péché permettent d'en mesurer la gravité. Si, pour enlever le péché, il faut la mort du Fils éternel de Dieu fait homme, combien grande cette offense doit-elle être pour Dieu ! Christ est donc un modèle de vie sans péché et, plus encore, sa mort est la meilleure mesure de ce que signifie le péché de l'homme aux yeux de Dieu.

*«Nul autre n'était assez bon
Pour payer le prix du péché.»*

Cela montre à la fois l'étendue de l'amour de Dieu et la profondeur du besoin qui l'a suscité. Les deux sont liés, car l'étendue de l'amour de Dieu révèle la gravité du péché tandis que la gravité du péché démontre la profondeur et l'étendue de l'amour divin.

Nous aurions donc tort d'établir une distinction stricte entre «la loi» et «l'Évangile» dans la Parole de Dieu. Il n'est pas juste de supposer qu'ils n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, ni de penser que l'Église doit utiliser certains textes ou passages isolés des Écritures pour proclamer le besoin de l'homme et d'autres pour prêcher l'Évangile. La puissance et la grâce du Sauveur ont convaincu Pierre de son péché. Pour le brigand sur la croix ce fut la souffrance injuste du Seigneur (*Luc 23:39-41*). La loi interprète l'Évangile, et on ne peut pas comprendre ce dernier sans la loi.

Qu'est-ce que la conviction de péché alors ? On est convaincu de péché lorsqu'on reconnaît avoir transgressé la loi divine et mériter le jugement de Dieu. C'est l'un des éléments, ou ingrédients, d'une conversion chrétienne authentique. Certains expérimentent cette conviction de manière séparée. Pour d'autres, elle fait partie d'un ensemble complexe et il est impossible de la dissocier des autres éléments qui constituent l'expérience de la conversion.

Dans les Écritures, il existe beaucoup d'exemples où on peut identifier la conviction de péché comme une prise de conscience distincte. Prenons l'exemple bien connu de la réaction de nombreux Juifs à la prédication de Pierre le jour de la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit se «déverse» sur l'Église primitive. Ce jour-là, un phénomène étrange se produit : des groupes de Juifs originaires de différentes régions du monde entendent les merveilles de Dieu proclamées chacun dans sa langue maternelle. Pierre s'adresse alors à ces gens. Il commence par leur rappeler que ce qui vient de se produire est prédit dans l'Ancien Testament, puis il les interpelle directement. Sa prédication culmine avec l'annonce de la résurrection de ce Jésus qu'ils ont cruellement

crucifié. Ce Jésus, que Dieu a ramené à la vie conformément aux prophéties de l'Ancien Testament et a établi Seigneur et Christ, Juge de toutes choses. C'est lui, le Christ qu'ils ont crucifié, qui vient d'envoyer le Saint-Esprit dont ils constatent à ce moment-là l'influence (*Actes 2:14-36*).

À l'écoute de ces paroles, les Juifs ont «le cœur vivement touché» (*v.37*). Comment le comprendre ? Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, le mot traduit par «cœur» désigne l'être intérieur ou la personnalité et inclut la conscience. Les Juifs reçoivent la conviction que Pierre dit la vérité. Ils comprennent que celui qu'ils ont pris pour un blasphémateur et livré aux autorités romaines est en réalité l'Oint de Dieu et qu'ils sont coupables de sa crucifixion. S'étant comportés en ennemis vis-à-vis de lui, ne doivent-ils pas désormais s'attendre à ce qu'il se comporte en ennemi vis-à-vis d'eux ?

Leur conscience est touchée, non pas par une simple impulsion émotionnelle, un sentiment soudain et irrationnel, mais elle est affectée par ce qu'ils viennent de comprendre et ce qu'ils croient être vrai. Ils acquièrent la conviction d'être coupables, d'avoir enfreint la loi divine. En mettant cet innocent à mort, ils se sont rendus coupables. C'est un fait, une donnée objective que leur conscience regarde comme vraie. Cette conviction les pousse à s'adresser à Pierre, remplis de confusion et de désespoir, et l'apôtre leur répond en leur indiquant le Sauveur. Celui qu'ils ont sacrifié, l'Oint de Dieu, le Juge de tous, est le Sauveur des pécheurs.

Les Écritures citent d'autres cas où il n'est pas possible d'identifier la conviction de péché comme une phase séparée du reste de l'expérience, mais dont on peut inférer l'existence. L'histoire de Zachée en est un exemple. Jésus appelle cet homme à descendre

de l'arbre dans lequel il est monté pour mieux voir la progression du Sauveur à travers Jéricho. Jésus s'invite soudainement chez lui, apparemment sans l'avertir au préalable. L'attitude de Jésus provoque une réaction immédiate.

Quelles raisons peut-il bien avoir de demeurer avec Zachée, un homme qui s'est enrichi en exploitant ses congénères ? Les murmures n'échappent pas à Zachée qui réagit en disant à Jésus : «Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et, si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple» (*Luc 19:8*).

Comment comprendre cette réaction ? Au premier abord, il semble que Zachée cherche à se justifier. Mais ce serait mal comprendre ce qui s'est passé. Zachée porte les fruits de sa repentance. Il n'est pas grimpé dans l'arbre simplement par curiosité mais parce qu'en sa qualité d'escroc repentant, il a besoin d'un Sauveur. Même si sa repentance est récente (puisque elle n'est pas connue du grand public), Jésus ne l'ignore pas.

Comment le savons-nous ? Grâce à la réponse de Jésus : «Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu» (*mr.9,10*). Aux yeux de Jésus, Zachée est l'un des perdus. Il a eu beau s'enrichir par extorsion, le salut est venu à lui, et le fait qu'il se détourne de son injustice et de sa convoitise (nous le voyons dans son désir de restitution) apporte la preuve de son état de perdition et qu'il a reconnu son besoin d'être sauvé.

Dans l'expérience de Zachée, il n'y a pas de phase séparée qu'on peut identifier comme une période de conviction de péché. Mais son comportement montre qu'il est convaincu de son péché.

Il reconnaît sa culpabilité, refuse de la dissimuler et montre ainsi l'authenticité de sa repentance.

Qu'il s'agisse d'une phase distincte ou d'un élément qui appartient à une expérience plus complexe difficilement séparable des autres, la conviction de péché est un ingrédient ou composant essentiel de la conversion. Elle s'opère lorsque le Saint-Esprit éclaire l'esprit du pécheur, l'amenant à reconnaître que la loi de Dieu est juste, mais qu'il l'a enfreinte et se trouve donc coupable devant Dieu.

La conviction suffit-elle ?

La conviction de péché est un élément nécessaire à la conversion chrétienne, mais suffit-elle ? Comment trancher la question ? Notre réponse court le risque de reposer davantage sur la tradition, sur nos préférences ou idéaux personnels que sur la vérité. Il est très tentant d'imposer sa propre vision de ce qu'est ou devrait être la conversion chrétienne. Nous devons résister à cette tentation.

Les Écritures rapportent des exemples frappants de personnes qui, bien que convaincues de leur péché, n'ont pas connu de conversion authentique, du moins pour autant qu'on puisse en juger. Parmi ces nombreux exemples, examinons-en deux.

a) *Le jeune homme riche (Matthieu 19:16-22).*

Nous connaissons bien l'histoire. Un jeune chef riche aborde Jésus. Sans doute repris par les enseignements de Christ lui-même, il se préoccupe de sa relation avec Dieu. «Que dois-je

faire pour hériter de la vie éternelle ?», demande-t-il. La question montre que l'homme croit devoir gagner ou obtenir la vie éternelle par ses propres efforts. Par sa question, il insiste sur sa volonté de faire tout le nécessaire. Le seul problème, selon lui, est qu'il ignore que faire. Il lui manque simplement les bonnes instructions. Sa question reflète à la fois sa préoccupation personnelle et son sentiment d'autosuffisance.

Christ prend la question de l'homme très au sérieux et le redirige vers la loi. «Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements» (v.17). Christ utilise la loi pour présenter à l'homme les exigences de Dieu, soulignant que la loi est celle de Dieu («Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, respecte les commandements.») Indirectement, la réaction de Christ montre que c'est une grave erreur de supposer qu'il a remplacé les enseignements de l'Ancien Testament sur la loi par des enseignements sur l'amour divin. Tout au long de son ministère, Christ insiste sur le fait que l'amour ne s'oppose pas à la loi, mais plutôt qu'il s'exprime dans la loi et que celle-ci est une expression de l'amour. Nous le voyons par exemple dans le Sermon sur la Montagne (*Matthieu 5-7*), dans la question sur le commandement le plus grand (*Matthieu 22:35-40*) et ici, dans sa conversation avec le jeune homme riche.

Le jeune homme lui dit alors : «J'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse. Que me manque-t-il encore ?» (v.20; *Marc 10:20*). Cette dernière question révèle la tension sous-jacente à sa vie. Il est convaincu d'avoir respecté tous les commandements, et pourtant, il a conscience qu'un besoin inassouvi demeure en lui. Mais il ne se connaît pas vraiment lui-même. Il se trompe en pensant avoir respecté les commandements. S'il l'avait vraiment

fait, pourquoi lui faut-il demander encore : «Que me manque-t-il encore ?»

En réponse, Jésus énonce les exigences de la loi morale en détail. Il lui conseille : «Si tu veux être parfait, va vendre ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi.» Il touche du doigt l'origine du péché et du besoin de l'homme, à savoir sa convoitise (il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, lorsqu'il énonce les détails de la loi morale, Christ omet de mentionner le commandement : «Tu ne convoiteras point»).

Le jeune homme est attristé lorsqu'il se détourne de Christ. Pourquoi ? Parce qu'il a «de grands biens» (v.22). Le problème n'est pas simplement sa richesse mais qu'il l'a acquise ou s'y attache par convoitise. Il est triste car, bien que convaincu de sa convoitise, il ne souhaite pas renoncer à y donner satisfaction.

Nous avons ici quelqu'un qui désire obtenir la vie éternelle et qui reconnaît que ses circonstances actuelles ne lui permettent pas d'en bénéficier. Au début, l'homme ressent un besoin en lui, mais il n'a qu'une vague idée de la nature de son besoin et ne parvient pas à l'identifier. Sa conversation avec Christ le conduit à discerner plus précisément de quoi il s'agit : il a besoin d'être débarrassé de sa convoitise et de suivre Christ. Dans le même temps, il comprend aussi que le respect de la loi n'est pas une simple question d'attitude ou de comportement. La loi s'applique à l'état intérieur et personnel de l'individu. La convoitise peut ne jamais s'exprimer de manière visible, ou du moins ne pas se manifester par des actions caractéristiques. Pourtant, la loi l'interdit. Le jeune homme riche est convaincu de son besoin, et c'est la raison de sa tristesse. Il est également triste à l'idée de devoir

se séparer de ses biens. Malgré tout, en dépit de sa tristesse, il ne suit pas le conseil de Christ. Il se détourne du Sauveur pour garder ses biens.

b) *Le gouverneur Félix (Actes 24).*

Paul comparait devant le gouverneur à deux reprises. La première fois, il se défend contre les accusations de Tertulle, porte-parole des Juifs, et Félix ajourne l'audience jusqu'à l'arrivée de Lysias (*Actes 24:22*). Il fait garder Paul à domicile en lui accordant une certaine liberté (*v.23*). Quelques jours plus tard, Félix le fait à nouveau appeler pour l'entendre sur l'Évangile chrétien (*v.24*). Au fil de son discours, Paul «discourait de la justice, de la tempérance (la maîtrise de soi), et sur jugement à venir», comme lors de sa prédication à Athènes (*Actes 17:31*). En l'entendant, Félix se met à trembler et lui demande de se retirer. À plusieurs reprises par la suite, il s'entretient avec lui, mais uniquement dans l'espoir de recevoir de lui de l'argent en échange de sa libération (*v.26*).

De quoi Paul parle-t-il lorsqu'il est dit qu'il «discourait sur la justice, la tempérance, et sur le jugement à venir»? Clairement, ce n'est pas un discours purement abstrait. Paul est foncièrement sérieux. Lorsqu'il évoque la justice, il ne parle pas de ce que Félix et son cercle d'amis considèrent comme juste, mais de la justice divine, du besoin d'être juste devant Dieu. Et lorsqu'il évoque la maîtrise de soi, il se réfère à une norme de conduite conforme à la volonté divine. Il évoque toutes ces choses à la lumière d'un jugement qui vient avec certitude. Il intervient en sa qualité de proclamateur de la «foi en Christ», de prédicateur de la justice de Dieu offerte gratuitement aux pécheurs en Jésus-Christ.

Lorsqu'il entend le discours de Paul, Félix ne l'écarte pas en le qualifiant de balivernes juives. Il tremble, et cela sans doute parce qu'il croit ou est enclin à croire ce que Paul dit. Pendant un court instant, peut-être seulement quelques minutes, Félix est convaincu de la venue du jugement et de la nécessité de posséder la justice pour l'éviter. Et puis, assez rapidement semble-t-il, il signifie à Paul qu'il en a assez entendu et il le fait reconduire en cellule (v.25).

Félix est impressionné à l'écoute de la Parole de Dieu. Il prend conscience, au moins brièvement, de sa propre imperfection à la lumière de la justice de Dieu. Ces sujets ne relèvent pas pour lui de la simple probabilité ou de la spéculation. Il les reconnaît comme des vérités, des vérités qui le font trembler. Mais il les écarte. Sa vieille nature reprend le dessus. Tout ce qui l'intéresse désormais, c'est l'argent qu'il peut tirer de la libération de Paul.

Félix est convaincu que Dieu le jugera. Il est convaincu de ses péchés. Pourtant, comme le montre très vite son comportement ultérieur, il ne se convertit pas. Il retourne à son ancien «moi».

Où est le problème ?

Le jeune homme riche et Félix ont tous deux reconnu la loi de Dieu comme telle, ainsi que ses exigences à leur égard. Ils n'ont pas fait l'objet d'une vague expérience émotionnelle. Dans le cas du jeune homme riche, cette reconnaissance est explicite et directe. Issu de la nation juive, il connaît la loi en tant que telle. Il s'efforce de la respecter, tout en ressentant qu'il existe encore un manque en lui. Félix n'a probablement pas une compréhension aussi formelle de la loi de Dieu. Nous ne pouvons pas en avoir la

certitude. Peut-être que si. Tout dépend de ce que Paul lui dit ou des connaissances générales de Félix.

Pour connaître la loi, nous n'avons toutefois pas besoin d'avoir une connaissance formelle et explicite des dix commandements ou de l'enseignement de Christ. Même si notre connaissance est imparfaite et seulement à moitié formée, nous pouvons avoir conscience de la loi en ce qu'elle reconnaît l'autorité divine de certains principes ou règles. Ainsi, nous pouvons reconnaître le vol ou le blasphème comme des actions contraires à la volonté divine tout en ignorant le restant de la loi. C'est peut-être le cas de Félix lorsque Paul discourt sur la justice, la maîtrise de soi et le jugement à venir.

Félix et le jeune homme riche ont tous deux reconnu leur responsabilité personnelle devant Dieu. La loi ne relève pas pour eux de l'abstraction ou de la théorie. Au contraire, ils se croient personnellement redevables à Dieu pour l'avoir enfreinte. Le jeune homme riche éprouve le désir ardent de respecter la loi dans le but d'obtenir la vie éternelle. Il croit qu'obtenir la vie éternelle dépend de son attitude, tout en admettant qu'il lui manque quelque chose. Il reconnaît l'autorité des enseignements de Jésus et il est attristé par son incapacité à suivre le Seigneur. Tous ces éléments suggèrent que cet homme prend sa responsabilité devant Dieu très au sérieux, et que la question l'a préoccupé toute sa vie.

Félix, lui, n'a probablement reconnu sa redevabilité devant Dieu qu'une seule fois. Mais sa peur à l'idée d'un jugement à venir ne peut avoir qu'une seule explication : il croit qu'il lui manque la justice de Dieu dont Paul parle. Il ne peut pas écarter ce manque d'un haussement d'épaules tant il en ressent vivement l'existence. L'espace de quelques instants, il reconnaît la vérité à propos de

lui-même face à Dieu. Cette vérité le plonge dans l'anxiété, à tel point qu'il semble extrêmement incommodé par la présence de Paul. Mais cette anxiété cède bientôt la place à sa préoccupation plus générale pour l'argent.

Où est le problème ? Que manque-t-il à ces deux hommes ? Le problème ne réside pas dans leur tristesse ou leur inquiétude en elle-même, mais dans le type de tristesse et d'inquiétude en question. Bien que reconnaissant tous deux la loi divine, leurs obligations à son égard et leur incapacité de la respecter, ils ne réagissent pas de manière adéquate à cette prise de conscience. Le jeune homme riche est triste d'une tristesse causée par la reconnaissance de son péché spécifique, la convoitise. Pourtant, il n'est pas triste *à cause* de son péché, mais plutôt à l'idée de devoir se séparer de sa richesse s'il veut suivre Jésus. Ses biens sont au centre de sa vie. Ils le consomment. L'idée de devoir s'en séparer, les donner à d'autres, le remplit de tristesse.

Quant à Félix, s'il tremble à l'annonce d'un jugement à venir, sa crainte ne semble pas provenir de la reconnaissance de son péché devant Dieu mais simplement de l'idée d'un jugement. Cette idée ne lui plaît pas, et Paul s'est montré tellement persuasif et convaincant dans son raisonnement que, l'espace de quelques instants, Félix est convaincu qu'il se trouve sous le jugement divin. Néanmoins, cette conviction ne le conduit pas à renoncer à ses péchés mais à congédier Paul.

Quelques conclusions

Après examen de ces deux cas, tirons quelques conclusions générales sur ce qu'est la véritable conversion. Pour qu'une personne

soit convertie, il ne lui suffit pas de reconnaître son péché. Elle doit en être convaincue *pour les bonnes raisons*. Toute autre conviction de péché sera probablement temporaire et infructueuse. Un individu véritablement convaincu de péché reconnaît certaines vérités déplaisantes à son sujet, son statut de criminel au regard de la loi divine et ses offenses envers Dieu. Il doit parvenir à une juste évaluation de lui-même en relation avec Dieu, et notamment prendre conscience qu'il est pécheur aux yeux de Dieu. Mais ce n'est pas tout. La conviction suppose également une prise de conscience de ce qu'est le péché selon Dieu, ainsi qu'une ferme résolution de le haïr et d'y renoncer parce qu'il déplaît à Dieu. Bien que Félix et le jeune homme riche aient été convaincus de leur péché, rien ne laisse supposer l'existence d'un changement fondamental dans leur attitude vis-à-vis de ce péché.

Prenons un exemple pour illustrer la différence entre ces deux types de conviction. Imaginez qu'un homme soit accusé de vol et vienne à reconnaître qu'il a effectivement commis ce vol. Il sera peut-être profondément choqué par cette prise de conscience, ou par le déshonneur d'avoir été découvert. Mais cela n'implique pas nécessairement un changement fondamental dans son attitude envers son comportement.

L'homme peut être contrarié parce que son comportement a été condamné, tout en souhaitant continuer à voler en toute impunité. Une vraie conviction de péché implique un changement dans la manière dont l'individu considère sa relation avec Dieu et une prise de conscience de ses défaillances. Mais un changement doit également intervenir dans le jugement qu'il porte sur l'offense en question. Il doit reconnaître son propre péché pour ce qu'il est et le haïr.

Est-ce à dire que l'idée d'un jugement dernier ne peut pas faire partie de la vraie conviction de péché ? Pas du tout ! On doit craindre le jugement dernier parce qu'il s'agit de la séparation d'avec Dieu.

La conviction peut donc exister sans la confession. Cette possibilité concerne quiconque entend l'Évangile chrétien, se familiarise avec la révélation divine et expérimente l'influence de son message. Il est possible d'être convaincu de son péché mais sans s'en repentir ni s'en détourner. C'est l'une des réactions auxquelles est confronté l'ambassadeur de l'Évangile lorsqu'il prêche et exerce son ministère pastoral. Il rencontre des hommes et des femmes qui se montrent impressionnés par ses paroles et manifestent un intérêt personnel pour son message sans pour autant répondre à l'Évangile par la repentance et la foi.

De telles personnes ne sont pas régénérées. Elles ne sont pas converties. C'est un fait, mais cela ne signifie pas que nous soyons habilités à porter sur leur état un jugement définitif. Premièrement, personne ne peut se prononcer sur ce qui arrivera à l'avenir. L'Esprit de Dieu agit avec souveraineté (*Jean 3:8*), et l'homme ne peut ni diriger, ni anticiper, ni prédire ses agissements. Dieu accorde sa grâce régénératrice conformément à sa propre volonté. Supposons qu'une personne ait, pendant un temps, expérimenté la conviction de péché. Si cette conviction semble temporaire ou s'avère l'être par la suite, ce n'est pas pour autant la preuve définitive que Dieu ne lui accordera jamais sa grâce régénératrice. Dieu œuvre souvent de manière surprenante. Nous devons résister à la tentation de le faire entrer dans notre moule en supposant qu'il agira obligatoirement à tel moment et de telle manière (*1 Corinthiens 1:26-29*).

Il existe une deuxième raison pour laquelle nous devrions être réticents à prononcer un verdict définitif sur la condition spirituelle des autres. Souvent, la dimension la plus significative de cette condition est cachée ou personnelle. Elle n'est donc connue que de Dieu. Preuve en est le récit du jeune homme riche. Vu de l'extérieur, son comportement en public est exemplaire. Il respecte la loi. Sa déficience réside dans sa convoitise, un péché «intérieur», un vice qui est généralement indétectable. Ce péché n'est révélé publiquement que lorsque le Seigneur met l'homme au défi de vendre tous ses biens et de donner l'argent aux pauvres. Insister sur l'importance de l'être intérieur ne revient pas à nier le changement radical qui s'opère dans les vies par la grâce régénératrice. La vie de Zachée en est un exemple. Il est néanmoins évident que la portée de ce changement dépend de la manière dont la personne se comportait au préalable.

Une autre raison pour laquelle nous devrions être réticents à juger de la condition spirituelle de quelqu'un est que la grâce régénératrice de Dieu commence souvent par de petits débuts. Nous ferions preuve d'intransigeance et d'insensibilité si nous excluons une personne parce qu'elle n'a pas satisfait à certains critères. Ce que nous écartons hâtivement, pensant qu'il ne s'agit que d'un état passager, d'une œuvre superficielle, peut s'avérer être le commencement d'un processus plus profond.

Nous pouvons ici adopter une règle générale saine. Lorsque le Nouveau Testament évoque la réalité, ou quelque aspect de l'œuvre spirituelle dans la vie de quelqu'un, il insiste non seulement sur le fait que cette personne *s'est* convertie mais qu'elle *est* convertie. Si une personne est convertie, si sa vie porte désormais les fruits de la grâce régénératrice, alors elle s'est convertie. Mais si

elle affirme «être convertie» et ne manifeste présentement aucun signe de vie spirituelle, sa profession est creuse. Lorsque nous envisageons l'expérience chrétienne, nous insistons parfois sur la nécessité d'une expérience de conversion précise, ce qui pousse à s'appuyer sur cette expérience passée pour se rassurer. Les devises telles que «Sauvé un jour, sauvé pour toujours» renforcent cette tendance. L'homme croira que s'il a clairement fait profession de foi à un moment donné de sa vie, il est nécessairement sauvé aujourd'hui. Mais c'est comprendre le modèle de régénération biblique à l'envers. Selon ce modèle, si une personne est convertie aujourd'hui, alors elle s'est convertie à un point donné du passé. Il est vrai que le Nouveau Testament nous invite parfois à puiser une certaine assurance de notre passé, surtout dans les périodes de détresse ou de pression spirituelle, mais jamais dans l'objectif d'encourager ou de cautionner la fatuité. L'essentiel du sujet pour les chrétiens auxquels Pierre s'adresse n'est pas que Dieu les a fait naître de nouveau par sa Parole mais que, au moment où Pierre leur écrit, ils sont de fait, vraiment nés de nouveau (*1 Pierre 2*).

Dieu joue-t-il avec les êtres humains ?

Certains pourraient penser que la possibilité d'expérimenter une conviction de péché sans véritable repentance indique que Dieu joue avec les êtres humains. Pour bien comprendre cette problématique, rappelons-nous deux principes. Premièrement, l'expérience de la conviction de péché est l'œuvre du Saint-Esprit. Bien que la voix de la conscience se fasse parfois entendre de manière tout à fait naturelle, l'individu ne peut se reconnaître coupable devant Dieu que par l'œuvre du Saint-Esprit dans sa vie.

Jean Calvin par exemple souligne cette réalité lorsqu'il commente la réaction de Félix face au raisonnement de Paul. D'après lui, la conviction qu'expérimente Félix dans sa conscience est l'œuvre du Saint-Esprit, conformément à ce qu'a annoncé Christ (*Jean 16:7-14*). Deuxièmement, les Écritures enseignent que dans certains cas, une telle conviction est purement temporaire et n'est pas le résultat de la grâce régénératrice, par exemple chez celui qui est convaincu de ses péchés mais n'est pas prêt à s'en détourner.

Il semblerait donc que certains agissements du Saint-Esprit dans l'âme humaine soient de nature purement temporaire. Des passages comme Hébreux 6 ou, éventuellement, la parabole du semeur racontée par Christ le confirment. Au vu de cette position clairement biblique, plusieurs ont été tentés de croire que Dieu traite certains individus comme des jouets. Il s'amuse avec eux, disent-ils, comme un chat avec une souris, leur accordant l'influence temporaire de son Esprit sans jamais avoir l'intention de vraiment les régénérer et les unir à Christ. Si les opérations temporaires du Saint-Esprit sont distinctes et différentes des opérations permanentes, avancent d'autres, comment peut-on savoir desquelles il s'agit ? Comment savoir si j'expérimente une influence temporaire ou permanente du Saint-Esprit ?

Comment répondre à ces questions ? La réponse se trouve dans le modèle biblique de la conversion. Imaginez que Félix se soit dit, au moment où il écoutait Paul et se mettait à trembler : «Ces convictions ne sont que temporaires ; Dieu est en train de jouer avec moi.» S'il avait raisonné ainsi, rien ne lui aurait prouvé que son raisonnement était exact, car aucune preuve ne venait l'étayer. Si Dieu accorde parfois une influence temporaire de son Esprit, cela ne permet à personne d'avoir la certitude que c'est

son cas. Imaginez maintenant que Félix se soit référé à la nature de son expérience (telle que nous l'avons décrite plus haut) pour prouver le caractère temporaire de cette influence. Même ceci ne lui aurait fourni aucune raison valable d'en conclure que l'œuvre de Dieu en lui revêtait un caractère purement temporaire. Rien ne lui prouvait que ces influences ne cèderaient pas imperceptiblement la place, en temps voulu, à l'influence plus profonde, permanente et régénératrice de l'Esprit de Dieu. Certaines phases de l'œuvre de Dieu semblent présenter les caractéristiques d'une influence temporaire. Mais qui peut en conclure que ce ne sont pas des éléments préliminaires à l'obtention de la grâce régénératrice ?

Imaginez enfin qu'après son premier entretien avec Paul, alors que son intérêt pour l'argent prenait le dessus sur sa crainte du jugement à venir, Félix ait réfléchi à son expérience et en ait tiré la conclusion qu'il s'agissait d'une influence temporaire du Saint-Esprit. Pouvait-il alors légitimement en déduire que Dieu jouait avec lui et n'avait pas l'intention de le convertir par sa grâce régénératrice ? Absolument pas ! Car Félix n'avait aucune certitude (ou peut-être est-il juste de dire que nous n'avons aucune certitude concernant Felix) qu'après cet entretien avec Paul, Dieu n'allait pas, à un moment donné, entrer dans sa vie avec puissance au travers de la grâce régénératrice. Il est fort possible qu'une telle chose se soit produite ; rien ne nous prouve le contraire.

La question fondamentale n'est pas de savoir ce qui est abstraitement possible dans ces situations, mais ce que la personne peut légitimement croire à propos d'elle-même au regard du dessein salvateur de Dieu. Que doit-elle conclure de sa propre expérience et de ce qu'elle connaît des desseins et des promesses de Dieu pour ceux qui se trouvent dans une situation identique ?

Le Nouveau Testament, il est vrai, mentionne certains cas d'hommes qui, en s'opposant résolument et incessamment à l'Évangile de la grâce, s'excluent eux-mêmes de cette grâce. Cela se voit clairement dans les quelques paroles de Christ à propos du péché contre le Saint-Esprit (*Matthieu 12:31*). Hébreux 6 suggère aussi des situations où des hommes une fois éclairés ne peuvent pas, s'ils tombent, être renouvelés et amenés à la repentance. La raison en est que ces gens ont à nouveau crucifié le Fils de Dieu et l'ont exposé à l'ignominie. De telles situations sont néanmoins exceptionnelles et indiquent une hostilité résolue et incessante envers l'Évangile. Il se peut même, selon l'interprétation de certains, que l'auteur de l'épître aux Hébreux présente cette possibilité comme purement hypothétique. Il cherche par ce biais à avertir ses lecteurs du danger de revenir sur leur profession. Le fait de connaître les conséquences d'un tel revirement les dissuadera d'agir dans ce sens.

Mais il faut reconnaître que l'œuvre de Dieu dans l'âme par son Esprit est parfois temporaire. Nous le voyons dans le récit du jeune homme riche, de Félix, et d'autres. Pourquoi ? Pourquoi n'existe-t-il pas de distinction stricte, bien nette, entre ceux qui sont au bénéfice de la grâce régénératrice et ceux qui ne le sont pas ? Pourquoi cette zone grise et obscure ? Plusieurs explications sont possibles. Ces situations peuvent par exemple servir d'avertissement à ceux qui sont véritablement régénérés, de mise en garde contre la fatuité et une fausse assurance (voir par exemple comment l'auteur de la lettre aux Hébreux se sert du récit des Juifs de l'Ancien Testament qui sont morts dans le désert pour encourager ses lecteurs à la vigilance et à la crainte, *Hébreux 4:1*). Après avoir proposé et examiné ces raisons, il faut néanmoins

reconnaître la souveraineté de Dieu. Tout comme le mal que Dieu permet et l'histoire en dents de scie de l'Église terrestre, ces mystères sont scellés dans les voies impénétrables de Dieu. La réponse la plus appropriée que nous puissions donner réside en Matthieu 11:26 : «Oui, Père, je te loue de ce que tu l'as voulu ainsi.»

Des éléments et non des étapes

Dans ce chapitre, nous avons vu que certaines personnes prennent conscience de leurs péchés mais ne vont pas plus loin. Nous avons également abordé plusieurs implications de cette réalité. Nous pouvons en conclure, entre autres, que la conviction de péché est l'un des *aspects* ou *éléments* de la conversion. Mais ce n'est pas le seul. Il est tentant de considérer cette conviction de péché comme une *étape*, la première étape indispensable dans l'expérience de la conversion. Il est indéniable que nombreux sont ceux qui voient la conviction de péché ainsi. Ils la considèrent comme une étape qu'il faut nécessairement franchir pour pouvoir vraiment expérimenter la grâce salvatrice de Dieu. D'abord la conviction de péché, puis, quelque temps plus tard, la foi et la repentance.

Cette conception est erronée en fait. Certes, la conviction de péché précède presque invariablement les autres expériences qui forment ensemble l'expérience de la conversion. Mais ce serait une erreur de maintenir que tel est et doit toujours être *LE* modèle immuable de l'expérience chrétienne. Une telle position conduit au légalisme. De manière presque imperceptible et souvent pour les meilleures des raisons pastorales, on adopte une façon de penser qui détermine les conditions nécessaires à l'expérience de la grâce salvatrice de Dieu. La description de l'expérience finit par

devenir la règle : Personne ne peut être chrétien à moins d'avoir *premièrement* expérimenté la conviction de péché. Mais d'autres questions déplaisantes surgissent alors. Combien de temps doit durer cette expérience de conviction, quelques minutes, des heures ou des jours ? Quelle doit en être l'intensité ? Comment mesurer cette intensité, en termes d'émotions, de manifestations corporelles, de croyances affirmées ? Les efforts pour répondre à ces questions entraînent dans un dédale d'interrogations supplémentaires très éloignées de l'esprit du Nouveau Testament.

Nous aborderons la question du légalisme plus en détail dans le chapitre quatre. Pour l'heure, il est crucial de reconnaître que l'importance de la conviction de péché au commencement de la vie chrétienne ne réside pas dans son caractère distinctif. Ce n'est pas une étape séparée du restant de l'expérience. Elle est un *élément* de la conversion au sens où elle participe de ce que signifie «être converti». Personne ne peut être converti si son expérience n'inclut pas la conviction de péché, car la conversion implique que l'homme se détourne de son ancienne vie de rébellion contre Dieu pour commencer une nouvelle vie de consécration à Dieu. Il n'est pas envisageable qu'un tel changement se produise sans que l'individu ne soit convaincu de son état de pécheur.

Si la conviction est l'un des éléments indispensables à la conversion et détermine en partie ce que celle-ci signifie, quels sont les autres éléments ?

Notes :

1. Augustin d'Hippone, *Les Confessions*, trad. M. Moreau., édition numérique réalisée par l'abbaye Saint Benoit de Port-Valais (Suisse), 1864, pp.126,127.
2. John Charles Ryle, *A Self-portrait*, Rainer Publications, 1975 (notre traduction).